Document généré le 12 oct. 2024 04:32

Études d'histoire religieuse

Clara Paradis, *Souvenirs de ma dernière année au Pensionnat St-Roch, Québec 1894-1895*, Québec, Gilles Pageau éditeur (g.pageau@videotron.ca), 2008, 372 p. 30$ (institutions : 40 $)

Catherine Charron

Volume 75, 2009

URI : https://id.erudit.org/iderudit/038202ar
DOI : https://doi.org/10.7202/038202ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (imprimé)
1920-6267 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Charron, C. (2009). Compte rendu de [Clara Paradis, *Souvenirs de ma dernière année au Pensionnat St-Roch, Québec 1894-1895*, Québec, Gilles Pageau éditeur (g.pageau@videotron.ca), 2008, 372 p. 30$ (institutions : 40 $)]. *Études d'histoire religieuse*, *75*, 147–149. https://doi.org/10.7202/038202ar

Tous droits réservés © Société canadienne d'histoire de l'Église catholique, 2009

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Clara Paradis, *Souvenirs de ma dernière année au Pensionnat St-Roch, Québec 1894-1895*, Québec, Gilles Pageau éditeur (g.pageau@videotron.ca), 2008, 372 p. 30$ (institutions : 40 $)

L'éditeur Gilles Pageau sort de ses tiroirs le journal d'étudiante de sa grand-mère Clara Paradis. Ce type de document est précieux et trop souvent ignoré des historiens. En plein cœur de la basse ville de Québec, c'est le couvent de Saint-Roch, institution fondée en 1844 par les religieuses de la Congrégation Notre-Dame, qui plante le décor de cette chronique. Fruit d'un intérêt marqué pour la généalogie, l'édition de ce journal témoigne aussi d'un objectif bien de son temps, celui de réhabiliter un héritage catholique qui aurait été balayé du revers de la main depuis la révolution tranquille « sous prétexte d'une laïcité *a priori* de bon aloi » (p.7). L'éditeur accompagne pas à pas le lecteur dans cette année au pensionnat Saint-Roch, à l'aide d'abondantes notes qui apportent des précisions d'ordre biographique, historique, géographique, anecdotique et qui prennent à l'occasion la forme d'un commentaire interprétatif. C'est là un travail très minutieux et bien documenté, G. Pageau ayant recours aux ouvrages importants de l'historiographie, que l'on aurait cependant aimé retrouver dans une bibliographie. Une sélection intéressante de photographies d'époque, surtout des paysages de la ville et des photos de famille, vient encore agrémenter l'expérience du lecteur.

Nous trouvons donc, sans surprise, le récit consciencieux des petits évènements qui ponctuent une vie de pensionnaire en dernière année d'études. Les offices religieux, les fêtes liturgiques, les visites au parloir, les promenades au grand air, les retraites se succèdent dans cette chronique du quotidien. Les religieuses enseignantes de la Congrégation Notre-Dame sont présentées comme des femmes généreuses, bienveillantes, soucieuses de faire plaisir à leurs élèves. Entre les murs du couvent, on perçoit peu d'échos du monde extérieur. Les préoccupations exprimées par Clara sont d'ordre familial, scolaire, mais surtout spirituel. En ce qui concerne le style, on peut dire que l'adolescente nous abreuve d'un lyrisme presque outrancier. Inspirée par chaque manifestation de la nature, elle y mêle une imagerie religieuse toute en superlatifs : les « délices », « beautés », « harmonies », « suprême douceur » sont l'expression de sa ferveur religieuse, entretenue par les retraites, les lectures pieuses, l'exemple des saints et des saintes, l'exigence quotidienne des exercices spirituels. Au-delà des conventions stylistiques de l'époque, il ressort clairement que la religion est vécue par Clara comme un réconfort. Le pensionnat est pour la jeune fille un havre de paix : « Oui, nous sommes heureuses dans ce pieux asile, loin du tumulte du monde, nous ne serons pas toujours ainsi […] » (p.62).

Le texte comprend aussi, peu nombreuses, quelques lignes à teneur plus concrète. La diariste, semblable en cela aux étudiantes de toutes les époques,

évoque son stress des examens. Dans les segments les plus personnels, elle exprime sa profonde tristesse suite au décès de sa mère, ses inquiétudes vis-à-vis sa situation familiale, ses angoisses quant à son avenir : « Le bon Dieu ne me parle pas souvent, peut-être suis-je sourde à sa voix […]. J'ai hâte de connaître le sort qui m'est réservé » (p.139). Le retour « dans le monde » est appréhendé, et on peut supposer que le choc a dû être rude pour Clara : prise en charge immédiate de la famille, puis, quelques années plus tard, mariage et début d'une longue série de maternités. Mais c'est à la dernière journée d'école que s'arrête le témoignage de la jeune fille, et le reste n'est que spéculations.

L'éditeur laisse supposer que les religieuses auraient, sinon supervisé, peut-être accompagné leurs élèves dans la rédaction quotidienne de leur carnet. On peut soupçonner que l'autocensure, à tout le moins, a pu guider la main et l'esprit de Clara devant son journal. En effet, les lectrices et lecteurs qui auraient voulu trouver l'expression de quelque pensée inavouable ou le ferment d'une révolte adolescente seront déçus. La jeune fille ne consigne aucun questionnement ou réflexion à portée sociale, sur les rapports hommes/femmes par exemple, semblables à ceux qu'une Joséphine Marchand pouvait exprimer dans son journal à la même époque. Rédigé par une fille de cultivateurs, dans un contexte de réclusion, ce témoignage a cependant le mérite d'illustrer le fait qu'au tournant du XXe siècle, « la vision catholique du monde prédomine dans toutes les sphères de l'activité humaine » (p.14), et, ajouterions-nous, rejoint les tréfonds de l'imaginaire, jusqu'à complètement imprégner cet écrit si intime qu'est le journal personnel d'une jeune fille.

Hormis le texte de présentation, les notes et les nombreuses annexes, l'éditeur propose une postface, qui prend la forme d'une description de vingt évènements ponctuels (cérémonies, fêtes, mariages) de la vie de sa grand-mère, qui s'étendent de sa sortie du pensionnat en 1895 à son décès en 1949. Il y a un décalage brutal entre le ton personnel, quoique retenu, du journal d'étudiante de Clara, et le compte rendu rigide de son existence après sa sortie du pensionnat. L'éditeur, de son propre aveu, ne disposait d'aucun document, excepté le journal, témoignant de façon directe de la vie de sa grand-mère : ni archives personnelles, ni traces d'un passage dans l'espace public, il a donc été réduit à se baser strictement sur des sources indirectes et finalement assez peu parlantes : discours, annales et articles parus dans des journaux locaux. La description et l'interprétation que l'éditeur donne du personnage de Clara, épouse de médecin et mère de treize enfants, inspirée certainement des souvenirs de ses enfants et petits-enfants, est très axée sur ses qualités de maîtresse de maison ainsi que sur sa piété, voire de son conformisme religieux. Ce portrait s'inscrit dans une vision traditionnelle des femmes dans l'histoire, qui les confine à leur rôle de courroie de transmission des valeurs conservatrices, sans les constituer en sujets historiques. Nul

doute que Gilles Pageau aurait aimé aller plus loin dans la reconstitution de la mémoire de sa grand-mère si d'autres sources avaient été disponibles. On peut alors se demander s'il n'aurait pas mieux valu limiter ses ambitions et présenter le journal de Clara pour ce qu'il est : le témoignage rare et précieux d'une jeune fille au destin infiniment commun.

Catherine Charron
Département d'histoire
Université Laval

Roberto Perin, *Ignace de Montréal. Artisan d'une identité nationale*, Montréal, Boréal, 2008, 303 p. 26 $

Enfin ! On l'attendait depuis longtemps. Issu de sa thèse de doctorat et bonifié par les travaux de toute une carrière, l'ouvrage que propose Roberto Perin développe sa réflexion sur ce « géant » (p.19) qu'a été monseigneur Bourget et sur la signification de son épiscopat dans notre histoire.

Après l'échec des Rébellions et du projet national des Patriotes, le Canada de l'Union et des premières années de la Confédération se bâtit politiquement en nation anglophone et protestante. Au même moment, la domination sociale et économique de la bourgeoisie anglo-protestante s'appesantit sur une société canadienne-française bouleversée par la révolution industrielle. On ne comprend l'épiscopat de Bourget, selon Perin, que si on le situe dans ce contexte de violence structurelle et parfois délibérée qui s'exerce alors tangiblement contre les Canadiens français. Sa lecture est que l'évêque, en homme habité d'une spiritualité et d'un sens national aussi profonds que concrets, a su proposer à son peuple un nouveau modèle d'identité nationale fondée sur la religion catholique et sur l'Église. Ce faisant, il a dressé contre lui tous les pouvoirs de son temps, qui ont réussi à le vaincre et même à léguer à une majorité d'intellectuels et d'universitaires de la seconde moitié du XXe siècle le portrait caricatural qu'ils avaient peint de lui. En revanche, Bourget a rapidement rallié les classes plus populaires : elles se sont massivement approprié un modèle d'identité nationale qu'elles ont reconnu en phase avec l'époque et en ont les premières assuré le succès. La survie de la nation canadienne-française était dès lors reconduite pour un autre siècle. C'est alors que la langue et l'État québécois ont pris peu à peu le relais de la religion et de l'Église comme trait distinctif de l'identité nationale et outil de l'affirmation identitaire. C'est ce qui fait de Bourget « une figure marquante non seulement pour le XIXe siècle mais aussi pour le Québec contemporain » (p.267) et de son œuvre un héritage dont « les Québécois devraient davantage apprécier la valeur » (p.22).